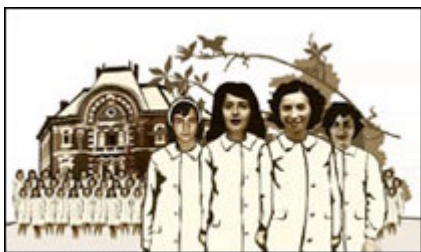


Mai 68

En 1968, Elsa Clairon était adolescente. Elle nous raconte la façon dont elle a vécu, il y a 40 ans, ce fameux mois de mai...



En 1968, j'ai 14 ans.

Je suis élève en classe de troisième dans un lycée d'une ville de province dans le Nord de la France.

C'est un lycée public. Nous sommes 1700 filles, il n'y a pas de garçons. Il y bien quelques profs masculins mais ils sont rares. Moi, je n'en ai jamais eu.

Une semaine sur deux, nous portons une blouse bleue, l'autre semaine, une blouse beige. Notre nom et notre classe y sont brodés en haut à gauche. Dans notre école, il y a un escalier pour les élèves et un escalier pour les profs. Gare à celle qui s'y aventure. Elle risque une colle le samedi après-midi. De toute façon, on est très souvent collé : un mot en trop dans la classe, une note insuffisante à l'interrogation écrite, une bousculade dans le couloir. On est collée, deux heures minimum.

En mai 1968, à 14 ans, au fond de notre province, c'est calme. On regarde bien le journal à 20 heures pour voir les événements à Paris, mais c'est encore bien loin.

Mon père trouve insupportables ces leaders étudiants qui foutent la pagaille ou plutôt la chienlit comme dira de Gaulle et comme tout le monde dira désormais. Un soir, tandis que les leaders des étudiants Jacques Sauvageot, Alain Geismar et Daniel Cohn-Bendit sont en train de prôner la



révolution permanente dans le poste de télévision, je vois médusée, mon père, au comble de l'exaspération, brandir sa charentaise en direction de Cohn-Bendit : « Sale boche ! Retourne chez toi ! ».

Peu à peu, la rébellion gagne la province. Les administrations se mettent en grève, les professeurs de notre lycée aussi. Pour nous, ce sont des vacances inespérées. On joue au tennis et nos parents nous proposent de prendre des cours d'anglais, à nous, les copines qui faisons allemand, latin, grec.

On regarde le JT, on voit les pavés voler à Paris et on râle un peu de n'avoir que 14 ans et d'habiter si loin de la capitale. Mais enfin, on joue au tennis et on apprend l'anglais.

Un matin, Jeanine, la secrétaire de mon père, et Bernadette, la femme de ménage, ne sont pas là. Jeanine travaille avec mon père depuis 20 ans et chaque soir, nous sautons sur ses genoux. Quant à Bernadette, nous sommes à tu et à toi avec elle depuis si longtemps. Au fil des heures qui passent, l'inquiétude dans les yeux de ma mère se transforme en une profonde stupeur. Mais est-ce que Jeanine et Bernadette auraient décidé de faire grève, elles aussi ? C'est tout simplement improbable, mais, en ce mois de mai, tous les repères ont disparu, c'est donc possible.

Quand elles arrivent plus tard dans la journée, retardées l'une et l'autre pour des causes diverses, le soulagement est immense. Mais pas total puisque quelques heures durant, l'éventualité d'une grève de celles dont on disait toujours « qu'elles faisaient partie de la famille » a été envisagée, l'impensable est devenu imaginable. Ce jour-là, le monde a basculé.



À la rentrée de septembre 1968, la vie avait changé pour nous à l'école : les blouses avaient disparu, les colles du samedi après-midi avec elles, nous avions le droit de passer par l'escalier des profs et bientôt, le lycée

s'ouvrirait aux garçons. Tout à coup, nous devons faire des exposés en classe, plein d'exposés. On nous annonça même qu'une infirmière viendrait nous donner un cours d'éducation sexuelle.

Non, vous n'imaginez pas ce que ces changements signifiaient dans un lycée de province : notre vie avait changé de goût.

This document was created with Win2PDF available at <http://www.win2pdf.com>.
The unregistered version of Win2PDF is for evaluation or non-commercial use only.